

La Langue syndicale

Par Denise Bombardier, Ecrivain

Aux lecteurs qui croient que s'indigner de la langue massacrée, déformée, outragée dont use l'ancien président de la FTQ dans ses conversations diverses, comme révélées par la commission Charbonneau relève de l'élitisme, je confesse que je suis élitiste.

Comment interpréter le silence plombé des médias et du public sur cette langue au-delà du joul et qui ferait se retourner dans sa tombe le cher Frère Jean-Paul Desbiens, qui en 1960 dénonçait le joul et concluait que « quand on parle joul, on pense joul » ?

Un demi-siècle plus tard dans un Québec qui s'est saigné à blanc pour défendre sa langue, peu de personnes s'alarment du triste spectacle que donne l'ancien président de la FTQ, Michel Arsenault.

Comment peut-on appuyer le PQ ou en être militant en s'exprimant dans un langage déconstruit, brutalement vulgaire dont l'indigence fait douter des capacités intellectuelles ? « Y a quelques s'amines de t'ça quand Johnny est arrivé là pis y a dit moé j't'allé en bateau pis pla pla pla pus y a crissé son camp en milieu du meeting là, eux autes y ont tout passé après », raconte Michel Arsenault à Gilles Audette, son confrère, qui n'est pas en reste : « Ouan Gravel y fouille encore. Fait qu'là y y a dit garde y dit y a pas juss moé qui qui enquête (...) fait que Michel y dit ben garde écoute va falloir qu'je r'garde ça y dit moe y dit quoi sur quoi tu r'gardes là ».

Cette langue « syndicale », on peut la retrouver dans la bouche d'étudiants universitaires, de profs, de journalistes, d'avocats-plaideurs, de juges, d'enseignants du primaire et du secondaire mais d'abord dans nombre de séries télévisées. On est aux antipodes de la langue recréée par le génial Claude Meunier, auteur de La Petite Vie.

La langue syndicale qui en passant s'écoute comme une suite de sons désarticulés serait-elle une expression culturelle du Québec que l'on aime ? S'offre-t-elle à nous par d'autres registres langagiers ? Est-elle l'expression de notre identité et à ce titre doit-elle être défendue ?

Ne vaudrait-il pas mieux passer à l'anglais que de revendiquer ce parler ghettoisé qui nous éloigne de la francophonie officiellement louangée ? Qui nous éloigne de la langue commune.

La pauvreté culturelle peut-elle être revendiquée comme un idéal pour un peuple. L'ancien président de la FTQ poursuit apparemment des études universitaires. Il n'a donc rien du prolétaire de jadis.

Toutes les personnes en autorité devraient s'astreindre à un minimum de correction verbale. Les cheveux nous dressent sur la tête en écoutant des échanges dans les commissions parlementaires. Le parler mou avec sa confusion des genres et des temps, une familiarité dictée par le « tout le monde est égal », « t'es pas plus smatte que moi ! serait-ce la version culturelle de la haine des riches ou bien l'entreprise privée dont la moitié du Québec croit qu'elle est même dommageable au progrès social ?

Qui sont les vrais ennemis du Québec ? Ceux qui défendent son arriération ou ceux qui croient encore à son progrès qui passe inévitablement par un effort de fierté collective ?